L. 11

Case
FRC
4592

LETTRE

A M. LE COMTE DE GUIBERT,

Sur le Précis de ce qui eſt arrivé à ſon égard à l'aſſemblée du Berry.

M+W 8351

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

LETTRE

A M. LE COMTE DE GUIBERT.

Ce qui vient de ſe paſſer, Monſieur, à l'aſſemblée du Berry vous a étonné, mais n'a étonné que vous. S'il vous reſtoit un ami, vous euſſiez évité une ſcène déſagréable, & dont les ſuites ne peuvent qu'être déſolantes. Permettez-moi de m'expliquer avec franchiſe & de prévenir les démarches ridicules que vraiſemblablement ſuggérera un amour-propre déſeſpéré.

On vous blâme univerſellement d'avoir été à l'aſſemblée de Bourges. Sur quoi avez-vous pu fonder le plus léger eſpoir d'être élu ? Ne connoiſſant rien aux matières d'adminiſtration, privé des avantages perſonnels ou acceſſoires qui inſpirent la confiance, qui a pu vous donner le perfide conſeil d'aller vous propoſer

& de compromettre ainſi, je ne dis pas votre gloire, le ſacrifice n'étoit pas grand, mais un officier général chargé d'un emploi aſſez important ?

Cette première imprudence faite, pourquoi vouloir lire un diſcours aux trois ordres aſſemblés ? quel étoit votre miſſion ? par où prétendiez-vous légitimer cette eſpèce d'apoſtolat ? Si c'eſt comme bel eſprit, convenez que rien n'eſt plus déplacé ; ſi c'eſt comme citoyen, rien n'étoit moins utile. Dans pareilles circonſtances vous étiez trop heureux d'écouter, & de mêler de modeſtes ſuffrages au vœu de l'aſſemblée.

M. le duc de Charoſt, dont la ſageſſe dirige les démarches, eut le ménagement de vous taire les diſpoſitions de la nobleſſe, & ſuppoſa que vous devineriez ce qu'il vouloit bien vous épargner. D'ailleurs, il vous croyoit inſtruit de l'opinion de la capitale, des provinces, de l'armée. Tout

le monde a tort, ſans doute ; mais il eſt ſûr que perſonne ne croit à vos talens militaires, à votre capacité en affaires, à votre patriotiſme, à vos lumières, à votre éloquence, à votre modération. Tout cela, diſent-ils, n'exiſte que dans votre imagination. Vous les croyez injuſtes, ils ne ſont que ſévères. Malgré la prudente invitation de M. le duc de Charoſt, vous vous obſtinez à rendre public ce diſcours fatal. Comme ſi l'on auroit lu ce qu'on ne vouloit pas entendre.

Averti de l'indifférence de l'aſſemblée, n'eſt-ce pas le comble de l'audace de vouloir parler ? vous eſpériez donc de votre faconde ce que vous n'attendiez plus de votre réputation. Alors ont commencé les huées, la proſcription, les marques du mépris général, & ce funeſte combat entre l'orateur qui s'épuiſe & l'auditoire qui le baffoue. J'avoue qu'il eſt affreux de vilipender ainſi un officier général,

un académicien, un petit miniſtre. Mais cependant, n'avez-vous pas ſoupçonné que, pour en venir à cette extrémité, il faut de fortes raiſons, & que les mêmes perſonnes qui vous rendoient la riſée de la France, étoient remplies d'égards pour MM. de Charoſt, de la Châtre, de Bouthilliers ? n'avez-vous pas ſoupçonné que la nation s'acquittoit envers vous & vous payoit en un jour les fautes de pluſieurs années ? n'avez-vous pas ſoupçonné que cette ſcène ne peut pas être l'effet d'un préjugé populaire, & que vos juges, dans ce moment, étoient les membres de cette nobleſſe qui, par elle-même ou les ſiens, vous a connu depuis vingt ans, & que cette répétition cruelle, *point de Guibert, point de Guibert*, eſt un arrêt de proſcription dont rien ne conſole, & que des ſiècles n'effacent pas ?

Le parti que vous avez pris prouve

bien que vous étiez malade ; « me » lancer au milieu du tumulte & y » jeter le gage du combat, a été » mon premier mouvement. » Perſonne n'y auroit cru. On vous eût ri au nez, ou l'on vous eût répondu : « mais la réflexion m'eſt venue. » On le croira ſans peine. « C'eût été » un coup de tête ſans objet & un » éclat ſans remède. » En trouvez-vous beaucoup à ce qui eſt arrivé ? croyez-vous qu'au champ de Mars on vous traitera différemment ? enfin, vous avez préféré des moyens plus calmes, & repris le chemin de votre auberge. Rien n'eſt aſſurément plus pacifique. Que voulez-vous qu'il fît ? diront vos défenſeurs. Puiſſe l'armée ne pas répondre un jour, *qu'il mourût!* Je laiſſe aux militaires à traiter cette queſtion & paſſe à votre lettre du 19, comme étant plus de mon reſſort. Je ne crois pas que jamais il y ait eu écrit plus mal-adroit. Vous allez

rappeller ces fatales ordonnances, où il n'y a ni principes, ni convenances, ni applications, amas confus de réglemens bizarres, incohérens, propres à décourager..... Vos tristes ouvrages, délaissés depuis tant d'années, & si bien jugés depuis que l'on s'exerce sur ces matières; les *sentimens* que vous avez inspirés, comment voulez-vous qu'on vous croye sur le reste, lorsque vous osez citer *les regrets & l'estime* des deux corps que vous avez commandés pendant dix-huit ans?

Pour vous montrer que je n'ai pas d'humeur, examinons ensemble quelques passages de votre lettre. « *Je suis* » *étranger dans cette province.* » Qu'y alliez-vous donc faire? « *& l'on m'en* » *fait un reproche.* » Plaisant reproche! des gens qui ne veulent seulement pas vous entendre, ont vraisemblablement grande envie de vous y naturaliser. « *J'y apporte pour titre* » *d'adoption l'intégrité de ma répu-*

» *tation morale ;* » vous avez vu le cas qu'ils en ont fait ; « *mes ſervices* » *militaires.* » Ils ſont grands, & ſur-tout fort priſés. N'avoir jamais vu une bataille, & parler de ſes ſervices ! « *La franchiſe connue de mes* » *opinions.* » A qui importent-elles ? — de qui ſont-elles connues ? « & » *j'oſe le dire, l'eſtime de mes enne-* » *mis même.* » Vous n'avez point d'ennemis, mais des cenſeurs qui vous apprécient. « *Si j'ai offenſé,* » *bleſſé ou mécontenté perſonnelle-* » *ment quelqu'un dans l'aſſemblée,* » *ſi quelqu'un a quelque grief, j'ai* » *le droit d'exiger qu'il ſe faſſe con-* » *noître à moi.* » Vous avez le droit, monſieur le Comte, d'aller lui demander raiſon de ſes procédés. « *Mais quand ma conſcience eſt auſſi* » *exempte de reproches, qu'il puiſſe* » *y en avoir ſous le ciel, je laiſſe à* » *des gentilshommes, à des mili-* » *taires, à des hommes, dont l'état,*

» *l'éducation & les ſentimens me ga-*
» *rantiſſent la délicateſſe, à apprécier*
» *ce qui s'eſt paſſé.* » Ils vous répondront qu'il ne s'agit pas de votre conſcience, mais de vos airs hautains, de votre audace dans les fonctions d'une place uſurpée, des écarts où jette la médiocrité orgueilleuſe. « *Je*
» *ſuis reſté à Bourges après la lec-*
» *ture de cette lettre, le 19, le 20 &*
» *le 21, dans l'attente que, ou les*
» *eſprits ſe calmeroient, & que la*
» *vérité, la raiſon & la juſtice pren-*
» *droient le deſſus, ou, je l'avoue,*
» *que quelqu'un de perſonnellement*
» *mal intentionné ou de plus ardent,*
» *ſe montreroit à découvert & ſe*
» *feroit connoître à moi.* » Ce n'étoit pas aux *hueurs* à vous chercher, mais au *hué* à demander pourquoi ils *huoient.* « *Enfin, le 21 au ſoir, ap-*
» *prenant qu'on avouoit qu'on avoit*
» *eu tort.* » Quand on avoue ſes torts on les répare. « *Ne croyant mon*

» *honneur compromis en rien.* » Il eſt de bonne compoſition. Vous arrivez, on vous chaſſe, & vous voulez encore qu'on vienne vous dire pourquoi. « *Il m'étoit bien démontré que* » *je n'avois affaire qu'à une cabale.* » Peut-être deviez-vous un terme plus reſpectueux à l'ordre de la nobleſſe ; mais pour me ſervir de votre expreſſion, qu'eſt-ce qu'une cabale qui s'explique hautement ſur le vice de vos principes, qui affecte la méſeſtime ? comment s'exprimeroit autrement l'opinion générale ? Allez à Valenciennes, à Metz, à Strasbourg, à Lille, non pas revêtu des ordres du roi, mais comme orateur, comme particulier, & vous entendrez, comme à Bourges, *point de Guibert, point de Guibert.* Vous l'entendriez dans toute la France. On ratifie hautement à Paris la ſentence de Bourges, & l'inſolence de ce pamphlet juſtifieroit la nobleſſe ſi

elle avoit beſoin de l'être. Pourquoi cet acharnement, dites-vous ? c'eſt pour vous l'apprendre que j'ai l'honneur de vous écrire, monſieur le Comte.

L'orgueil, même celui qui accompagne le mérite, nous révolte & l'affoiblit. L'orgueil iſolé, fondé ſur des apparences de ſuccès, nous indigne & peut nous porter aux extrémités les plus violentes. Le vôtre eſt de cette dernière trempe. N'ayant ni l'avantage d'une grande naiſſance, ni la reſſource du talent, ni le véritable amour du bien, ni le charme du caractère, ni la connoiſſance des hommes, vous n'inſpirez ni eſtime, ni confiance, ni intérêt ; votre travail déplaît, en ce qu'il ne porte jamais que ſur l'acceſſoire & attaque le caractère national. Vos innovations ne ſont pas des changemens utiles, mais des eſſais incertains. Vos inſtitutions partent d'une tête qui ima-

gine, & non d'une expérience qui réaliſe le produit d'une longue méditation. On ne voit pas en vous l'homme qui ſait ce qu'il fait, mais qui fait ce qu'il ſait ; & dès lors c'eſt peu de choſe, car vous n'avez jamais eu occaſion de vous inſtruire, & votre eſprit qui brûle de paroître, n'eſt pas de cette trempe, qui ſupplée par la réflexion à ce qu'il n'a pu acquérir par la pratique. Joignez au peu de fond que vous avez, une forte conſidération. Placé par un homme que l'on abhorroit, ſoutenu par un autre qu'on n'aime pas, votre fortune réveille toujours deux idées déſagréables. Dans une auſſi pénible ſituation, convient-il d'aller lire des mémoires à une province où vous êtes étranger ? eſt-il fort étonnant que l'on rejette une doctrine préſentée par un intrus ?

Enfin, puiſque nous ſommes en train de cauſer amicalement, une

pareille idée vous fût-elle venue ſi votre place ne vous avoit promis des auditeurs complaiſans ? non, ſans doute. C'eſt donc une vanité imprudente qu'on a punie. Il n'y a eu ni cabale, ni injuſtice, ni violation des droits de citoyen ; il y a eu de l'humeur contre un auteur préſomptueux, qui ſe croit un Démoſthène. C'étoit une étourderie d'aller en Berry, c'étoit une haute imprudence d'y haſarder un diſcours, c'eſt une bravade ridicule d'avoir publié ce *précis*.

Que faire aujourd'hui ? expier vos erreurs par une prompte retraite. A ce prix vous recouvrerez l'eſtime de la nation. Il eſt une ſalutaire obſcurité qui ſied ſi bien à l'homme de lettres. Nous ne ſommes pas faits pour la Cour, vous ſur-tout qui n'avez ni figure, ni graces, ni gaieté, ni l'art de cauſer, ni abandon, ni moyens de plaire, (car il eſt des conquêtes qui ne prouvent rien.) Une fois retiré,

il a repris ſa place, dira-t-on. En ne faiſant que prévenir les événemens ; vous vous réconcilierez avec la ſaine partie de vos concitoyens, & pourrez aller à Bourges en toute ſûreté.

J'ai l'honneur d'être, &c.